

What about the... crise?

Guy Cloutier

Numéro 8, hiver 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, G. (1983). *What about the... crise?* *Nuit blanche*, (8), 11–11.

WHAT ABOUT THE... CRISE?

Ce qu'il y a de profondément désolant dans le discours qui s'articule autour de la littérature actuellement, c'est que dans son ensemble la critique semble avoir abdiqué sa responsabilité essentielle qui est d'éclairer, d'ouvrir des pistes qui donnent accès à la compréhension des textes, de susciter des confrontations entre les voies multiples et plurielles qu'empruntent les écrivains d'ici pour parler des/aux hommes et des/aux femmes. Tout se passe comme si dans sa confusion et son désarroi, la critique ne se souciait plus que d'assurer sa propre pérennité. «Crise de la création! Imagination en panne! Auteurs déboussolés depuis l'échec du Référendum!» On pourrait même avoir l'impression à lire *Le Devoir* que l'on vient d'y réinventer le bouton à quatre trous parce qu'on vient de constater le divorce entre la littérature et le discours nationaliste et politique. Comme si tout avait été dit, tout expliqué... par ce constat que l'on ne cesse de nous répéter «ad nauseam», comme pour justifier que l'on ne discute plus au fond des textes.

Or, si l'échec du Référendum a modifié quelque chose dans l'enjeu littéraire, c'est d'avoir invalidé l'ensemble des discours critiques: le discours nationaliste certes, mais également tous les autres discours (formalistes, féministes, modernistes, etc...) qui, à force de se définir par rapport, et par opposition, au discours nationaliste, ont eux aussi perdu «le nord». Ce n'est pas tant la pertinence du discours nationaliste dans la lecture qu'il propose des événements littéraires qui est ici en cause, mais son existence en tant que «principe d'unification». Inexistant ou simplement vacillant, voilà tous les autres discours désarticulés!

S'il y a crise — mais qui en douterait? — c'est surtout de celle de la critique qu'il convient de parler. De ceux qui prétendent parler de «cela qui s'écrit!» Mais parce qu'ils ne disposent plus de grilles pour en parler, les voilà qui clament que plus rien n'a le mérite de retenir leur attention!

C'est dans cette perspective, à mon avis, qu'il convient de parler de ces sursauts de «l'hégémonisme culturel» de Montréal auquel nous assistons. Entendons: cela ne concerne pas tant l'écriture que ce que l'on en dit; l'écho que l'écriture trouvera dans le discours critique et, par conséquent, la force de son impact. Fondamentalement, il y a dans cette résurgence de l'hégémonie culturelle une sorte de nostalgie de la glorieuse époque où Montréal pouvait prétendre faire partie des métropoles internationales. Nostalgie, mais aussi — et surtout — démission devant un problème beaucoup plus fondamental pour notre survie culturelle qui est celui de la marginalisation de la langue, de la culture et des littératures françaises. «La littérature cosmopolite est américaine. Or le cosmopolitisme de la culture américaine a ceci d'insidieux qu'elle se confond avec nos propres modes de vie.»

Il y a de sous-jacent à ce discours venu de la métropole, la hantise d'être démodé. D'être réduit à l'état d'exotisme. En ce sens, le montréalisme de la critique et, plus fondamentalement, du pouvoir intellectuel et du pouvoir de l'information culturelle, n'est que «la traduction d'une situation d'une culture qui se résigne à se replier sur elle-même et qui, à défaut de pouvoir se confronter au réel, se complaît dans le jugement qu'elle porte sur elle-même.» Or, à trop accepter ce dis-

cours comme un état de fait, nous risquons de nous retrouver dans un cul-de-sac: «un cloisonnement des arts, un isolement de chacun pour soi dans le plus petit dénominateur de sa géographie particulière.» L'impossibilité de soulever et de soutenir des débats de fond. Après l'ouverture vers le pluriel, voudrait-on aujourd'hui nous imposer à nouveau le bâillon de la singularité?

Il me semble pourtant que nous avons tous compris (tous?) que la dynamique de la régionalisation, loin de favoriser l'émergence des folklores, multiplie les contacts en décelant «des différents réseaux de parentés intellectuelles», les différentes voies/voix explorées par les hommes et les femmes qui écrivent, qui peignent, qui jouent du théâtre ici, bref les chercheurs de langage. Et cela, faut-il le préciser, sans remettre en question la nécessaire existence d'une métropole.

Tout se passe comme si à l'angoisse devant la crise économique venait répondre la hantise de perdre également le pouvoir de la parole et le prestige qui en découle pour celui qui sait détenir — et le monopoliser? — ce pouvoir. Ce qu'il y a de plus discutabile dans ce discours abusivement montréaliste, c'est qu'il entretient la tentation de revenir au discours le plus singulier qui soit, celui du pouvoir, comme si le risque n'était pas grand, «dans ce monde sans dialogue, que de démissions en démissions, de formalismes étroits en coterie d'amertume, notre culture s'éteigne d'elle-même; que nous cessions de créer et, par conséquent, que nous cessions d'être.»⁽¹⁾

(1) Thierry de Beauvé